Ami du Clergé du 2 Octobre 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — L. *19e Dimanche après la Pentecôte :* Les invités au festin, 329.

Fête du Très Saint Rosaire. — I. La France sera sauvée par le Rosaire, 330.

Causeries sur la Messe. — XXV. « Per quem hæc omnia... Per ipsum... », 332.

Petits prônes sur les commandements. — XXII. *2e Commandement de Dieu :* Châtiment du blasphème, 333.

Causeries liturgiques. — XVII. Les grandes fêtes de l'Eglise après la Pentecôte *(suite)* : II. Fête du Sacré-Cœur, 3. Liturgie, 335.

Brèves conférences sur l'histoire de l'Eglise. — XXI. Première mission de S. Paul et de S. Barnabé, 336.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

L

19e Dimanche après la Pentecôte

LES INVITÉS AU FESTIN

Mes frères,

Dans cette parabole (Matt. XXII, 1-14) qu'il adresse aux dirigeants du peuple juif, et que nous appliquons aussi aux chrétiens, Notre-Seigneur traite le grave sujet du refus de la grâce. Refus qui procède de la négligence, de l'égoïsme, de la méchanceté, et qui a comme conséquence la perte éternelle des biens que Dieu nous offrait si libéralement.

I. — *L'invitation royale*

« Un roi célébrait les noces de son fils. » Il ne s'agit pas d'une réjouissance quelconque, mais d'un festin somptueux tel que peut l'offrir un prince, et pour célébrer la fête la plus chère à son cœur, celle de l'établissement de son propre enfant, héritier de sa couronne. Il faut convier à cette solennité des invités de marque. Le roi envoie à ces personnages un certain nombre de ses serviteurs, porteurs d'invitations individuelles.

Le royaume des cieux, dit Jésus, est semblable à un tel roi. Avons-nous, m. f., cette idée si juste et si haute de nos rapports avec Dieu ? Ne croyons-nous pas qu'ils dépendent simplement de nous, qu'ils ont pour origine un geste de notre part ? Lorsque notre âme commence à s'élever vers le Tout-Puissant, guidée par la piété d'une mère, par le zèle apostolique d'un pasteur, n'avons-nous pas l'illusion que c'est nous qui faisons le premier pas ? l'illusion que l'Etre mystérieux auquel nous nous adressons nous paiera de retour en se penchant vers la faible créature que nous sommes ? Si nous avons eu quelque jour cette pensée, elle doit, à la lumière de l'Evangile, se dissoudre et disparaître pour faire place à une conception diamétralement opposée.

Dans l'œuvre de la création et dans celle du salut, Dieu est toujours premier. De toute éternité, il a décidé ce festin de noces, qui n'est autre que l'union de son Fils avec les hommes, union réalisée par la foi, par l'amour, dès ici-bas, consommée par la vision directe et le bonheur sans fin au ciel. Et il a choisi, par un libre et très généreux décret, ceux qu'il invitait d'abord à ce mystérieux festin, mettant lui-même en eux les qualités qui permettraient cette invitation. « Il nous a aimés le premier, » dit S. Jean.

Si donc des grâces de choix nous ont prévenus dès notre enfance, si le baptême est venu, très tôt, nous rendre chrétiens, si nos éducateurs ont dirigé nos cœurs vers Dieu, tout cela, c'est un bienfait de Dieu lui-même, c'est l'invitation aux noces de son Fils.

II. — *L'attitude des premiers invités*

Mais suffit-il d'être ainsi invité par Dieu au festin pour effectivement s'y asseoir et y participer ? Autrement dit, suffit-il que Dieu nous appelle à sa grâce pour y persévérer et obtenir la gloire du ciel ? Ce serait trop facile, et où serait, de la part de Dieu, le respect de notre liberté ? où serait notre mérite ?

Ecoutons la suite de notre parabole. Elle est bien triste, et présente, des premiers invités au festin du roi, un tableau très sombre et très déconcertant. Le roi s'est donné la peine de les inviter nommément à une réjouissance hors de pair. Or, nous dit l'Evangile, « ils ne voulurent pas venir. » Vous avez entendu, m. f., « ils ne *voulurent* pas. » Voilà l'image de beaucoup d'entre nous. Nous avons, hélas ! le terrible pouvoir de résister, même aux invitations divines. Mais Dieu ne se contente pas de nous appeler une première fois. Il réitère ses invitations. « Le roi, nous dit la parabole, envoie de nouveau d'autres serviteurs avec ce message : « Dites aux invités : Voici que mon festin est prêt ; mes bœufs et mes volailles sont tués, tout est prêt, venez aux noces ! »

N'avons-nous pas entendu, maintes fois peut-être, la voix de Dieu, sous une forme ou sous une autre, qui nous rappelait notre invitation au festin ? C'était la parole d'un ami nous rappelant à la justice, à la charité, la phrase d'un livre nous redisant le bonheur vrai et profond de la vie chrétienne, l'exemple d'un frère qui nous conviait au banquet eucharistique, abandonné ou trop rarement fréquenté. Dieu veuille que notre attitude n'ait pas été celle des invités de la parabole ! Les malheureux ! Ils ne tiennent pas compte de la nouvelle démarche du roi, de son insistance si pleine de bonté, et ils s'en vont « l'un à son champ, l'autre à son négoce. » Quelle aberration ! que nous avons, hélas ! imitée, chaque fois que nous avons préféré notre intérêt terrestre au royaume de Dieu, c'est-à-dire à la satisfaction intime du devoir accompli, à joie toute spirituelle de l'union à Dieu.

Mais poursuivons notre parabole. Nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Certains invités ne se contentent pas de cette grossière fin de non-recevoir à l'égard des procédés si pressants du monarque. Chose à peine croyable « ils se saisirent des serviteurs (du roi), les outragèrent et les mirent à mort. » Ici, l'allusion du Christ au choix du peuple juif, et à sa conduite vis-à-vis des prophètes envoyés par Dieu est évidente. Non moins évidente l'allusion prophétique à la ruine de la ville sainte : « dans sa colère, le roi expédia ses armées, extermina ces meurtriers et brûla leur ville. » Il n'en reste pas moins que nous pouvons, nous aussi, nous appliquer cette partie de la parabole. Est-ce seulement par insouciance, par égoïsme, par intérêt que nous autres, chrétiens, négligeons l'invitation divine ? N'entre-t-il pas, plus rarement, grâce à Dieu, de la méchanceté, de la haine,

dans notre refus des avances de Dieu ? Ne voit-on pas des âmes tellement enténébrées qu'elles veulent détruire, anéantir, s'il se pouvait, tout ce qui, de près ou de loin, leur rappelle leur vocation sublime d'appelées au service de Dieu ?

Quoi qu'il en soit, tous ces invités, homicides ou simplement discourtois, ne goûteront pas au festin de noces, ils s'en sont, d'eux-mêmes, exclus.

III. — *Les remplaçants*

Ce n'est pas la légèreté ou la malice des hommes qui peut contrecarrer les volontés divines. Les premiers invités se sont montrés indignes des prévenances royales, mais le festin reste prêt ; d'autres en profiteront. Pesons ces paroles, m. f. « Le festin est prêt, mais les invités n'en étaient pas dignes. » Craignons, si l'invitation nous est déjà parvenue, d'être exclus du royaume et de voir notre place prise par d'autres. Mais si l'invitation est plus lente à nous parvenir, réjouissons-nous, car elle n'est pas limitée à quelques privilégiés et nous serons du nombre des heureux remplaçants.

Prêtons l'oreille à ces paroles du roi : « Allez donc, dit-il à ses serviteurs, aux carrefours et tous ceux que vous rencontrerez, invitez-les aux noces. » Ceux-ci, continue Jésus, « sortirent sur les chemins et rassemblèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, les mauvais comme les bons, et la salle de noces se trouva remplie de convives. » Comment faire saisir d'une manière plus claire que l'appel de Dieu à son royaume, à cette grâce de la foi chrétienne, de la pratique des vertus évangéliques, de l'union à Dieu est laissé à toutes les âmes, bonnes et mauvaises, qui sont toutes destinées à remplacer les invités déficients ?

Mais, de nouveau, suffira-t-il d'être appelé pour persévérer et pour être sauvé ? Non, m. f., encore une fois ce serait trop facile. Allons jusqu'au bout du récit de Notre-Seigneur : « Le roi étant entré pour voir les convives, aperçut là quelqu'un qui n'avait pas son habit de noces. Il lui dit : Mon ami, comment avez-vous pu entrer ici sans avoir l'habit de noces ? Mais lui reste bouche close. Alors le roi dit aux servants : Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures ; là seront des pleurs et des grincements de dents. Car il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. » Comme on l'a dit en termes excellents : « Ce n'est point assez d'être entré dans l'Eglise, d'être introduit dans la salle du festin, il faut y entrer comme il faut... Tous ceux qui sont appelés ne sont pas élus ; tous ceux qui ont reçu le don de la foi n'ont pas la charité ni les bonnes œuvres » (Dom Calmet). « La robe nuptiale, l'habit de noces, ce sont, dit encore S. Jérôme, ce sont les commandements de Dieu et les œuvres qui nous font accomplir la Loi et l'Evangile et constituent le vêtement de l'homme nouveau. Si, au jour du jugement, il se trouve quelqu'un, porteur du nom chrétien, qui n'ait pas la robe nuptiale, l'habit de l'homme céleste, mais soit revêtu de l'homme souillé, sur-le-champ il sera appréhendé et il s'entendra dire : « Mon ami, pourquoi es-tu entré ici ? »

* *

Ainsi, m. f., les Juifs ont été rejetés parce qu'ils furent négligents, incrédules, pleins de méchanceté. Les chrétiens infidèles ont eu le même sort. Et les autres, nous autres, seront rejetés, eux aussi, s'ils se montrent indignes des grâces de Dieu, si la charité, analogue à une robe nuptiale, ne les orne pas au jour où Dieu viendra les visiter. Et, comme le convive de la parabole, ils resteront bouche close : leur silence montrera que la sentence divine est pleine de justice. Tel est l'abrégé de cette instruction du Sauveur qui nous invite, d'une manière si pressante, à ne pas négliger ses incessants appels : « Craignez Jésus qui passe et qui ne revient pas ! » Ainsi soit-il.

FETE DU TRES SAINT ROSAIRE

(7 octobre)

I

« *La France sera sauvée par le Rosaire* ».
(Abbé Bellanger).

Mes frères,

Il est des fêtes de la T. S. Vierge qui sont seulement la fête d'une de ses prérogatives, d'un de ses mystères, d'un de ses titres : telles, celles de sa Maternité divine, de l'Annonciation, de la Visitation, de la Purification, de Marie Médiatrice.

Il en est d'autres qui sont à la fois la fête d'un de ses innombrables vocables et l'anniversaire d'un événement mémorable de l'histoire de l'Eglise : telle, celle de Notre-Dame, Secours des chrétiens et de Notre-Dame de la Merci. Telle aussi, celle que nous célébrons aujourd'hui.

La fête du T. S. Rosaire commémore la célèbre victoire de la catholicité, conduite par don Juan d'Autriche, sur les Turcs, ennemis du nom chrétien, dans les eaux de Lépante, le 7 octobre 1571. Aussi s'appela-t-elle primitivement la fête de « *Notre-Dame de la Victoire.* »

Dans la salle de ses séances, sous le tableau qui représentait cette bataille, le Sénat de Venise mit cette inscription latine : *Non virtus, non arma, non duces, sed Maria Rosarii victores nos fecit* : « ce n'est pas le courage, ce ne sont pas les armes, ce ne sont pas les chefs, mais c'est la Vierge Marie du rosaire qui nous a fait remporter la victoire. »

Aujourd'hui, la même phrase pourrait servir à exprimer notre foi et nos espoirs de demain : ni notre courage, ni nos armes, ni nos chefs ne nous ont donné la victoire définitive ; c'est la Vierge du rosaire qui nous fera vraiment vainqueurs.

Car après la libération du territoire, il nous reste à remporter une autre victoire, la victoire sur nos erreurs passées, sur nos divisions, sur nous-mêmes, victoire autrement importante, victoire sans laquelle l'autre ne servirait de rien. Et cette victoire la Vierge du rosaire peut nous la donner. Elle nous la donnera si nous savons pratiquer son rosaire.

Entre toutes les leçons que nous offre cette fête, vous comprendrez que les circonstances angoissantes dans lesquelles se débattent la France et le monde, me portent à dégager cette leçon plus actuelle.

Par le rosaire nous remporterons la vraie victoire. — Pourquoi ?

Parce qu'il réunit en lui les deux conditions primordiales de notre salut : d'abord, le déclanchement de l'intervention de la divine Providence dont tout relève ; — ensuite, notre libre coopération, non moins nécessaire, à cette action de Dieu dans le monde.

Par le rosaire, la grâce de Dieu ; par le rosaire, notre coopération à la grâce : voilà bien les deux éléments de notre salut.

I. — *Par le Rosaire, la grâce de Dieu*

Cette affirmation comprend trois éléments : la Providence conduit tous les événements ; mais pratiquement elle ne les conduit que dépendamment de notre prière ; et concrètement, la prière courante de l'humanité, c'est le chapelet.

Nous croyons à la Providence. C'est notre foi que Dieu, qui nous a créés, n'a pas ensuite abdiqué de ses droits sur son œuvre entre les mains des hommes. Il continue de régir et de gouverner sa création, en maître souverain, et, nous affirme l'Evangile, jusque dans les moindres détails : « les cheveux même de votre tête sont comptés » (Math., x, 30).

Mais nous croyons aussi à l'efficacité infaillible de la prière. C'est également notre foi que les décisions de la Providence dépendent pratiquement du jeu de cette force toute-puissante qu'est la prière, voulue, décidée comme cause des événements qui se dérouleront. On a pu dire de la prière — le mot est de Lacordaire — qu'elle est « la faiblesse de Dieu et la force de l'homme » : une force qui triomphe de cette faiblesse, comme le montre l'Evangile.

Rappelez-vous la scène de Cana. N.-S. vient de déclarer que son heure n'est pas encore venue. Et pourtant il fait le miracle demandé, parce qu'est intervenue la prière de la Sainte Vierge. Rappelez-vous la scène de la Chananéenne. Sur un ton qui semble fermer la porte à toute nouvelle instance, N.-S. vient d'affirmer qu'il n'est pas venu accomplir des prodiges pour les païens, mais pour les juifs, et que ce serait jeter aux chiens le pain des enfants, que de répandre en faveur des gentils des miracles réservés à Israël. Et néanmoins les supplications maternelles réitérées de la Chananéenne arrachent à sa bonté et à sa puissance la guérison implorée. Rappelez-vous la scène du Centurion. Jésus surseoit à la requête d'intervention pour le serviteur paralysé : « J'irai et je le guérirai. » Mais devant la foi admirable du soldat, il s'exécute immédiatement : « Va, qu'il te soit fait selon ta foi ! »

Pratiquement, pour nous, l'entrée en action de la Providence, se ramène donc à la prière.

Mais, nous ne savons pas prier. Nous sommes pareils aux apôtres qui disaient à leur Maître : « Seigneur, enseignez-nous à prier. »

Or le rosaire nous remet sur les lèvres ces prières essentielles qu'il nous a apprises, par lui-même ou par son Eglise : le *Notre Père* : « quand vous prierez, vous direz ainsi... » ; le *Je vous salue, Marie*, qui tant de fois répété, nous établit dans le plan divin qui veut que nous n'ayons rien que par Marie.

Et le rosaire d'octobre, c'est la prière dans les meilleures conditions d'efficacité, la prière communautaire. Notre-Seigneur disait : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Et le rosaire qui nous rassemble pendant tout ce mois au pied de l'autel, nous unit spirituellement à des millions et des millions d'âmes dont il est aussi la prière à travers toute la catholicité.

Puisqu'il y a une Providence, puisque la prière conditionne des décisions de cette Providence, puisque le rosaire réalise la parfaite prière, sous peine d'admettre que sont vaines les paroles de l'Evangile et vaine notre foi, il nous faut bien conclure que le rosaire nous vaudra infailliblement la grâce de Dieu dont relève d'abord notre salut.

II. — *Par le Rosaire, la coopération à la grâce*

Ce salut relève également de notre coopération à la grâce et le rosaire nous fournit pareillement le moyen de nous prêter à cette action de la Providence.

Cela aussi tient en trois petites phrases : notre relèvement est d'abord, de notre côté, question de réforme spirituelle ; cette réforme consiste dans le retour aux principes et aux vertus de l'Evangile, que la laïcisation de notre langage moderne appelle timidement les valeurs morales ; et le rosaire nous en offre l'instrument, ce rosaire qui n'est pas seulement prière, mais encore méditation, approfondissement, acquisition de l'esprit du Christ.

Nos chefs spirituels, le Souverain Pontife et nos évêques, ne cessent de nous répéter que notre redressement ne s'opérera pas tout seul, par enchantement, par miracle. Même dans un miracle historique comme celui de Jeanne d'Arc, il faut la correspondance des hommes à cette intervention de Dieu dont nous parlions tout à l'heure. La loi formulée par S. Augustin reste imprescriptible : « Celui qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. »

Et cette réforme consiste dans le retour aux principes et aux vertus de l'Evangile. On peut, par euphémisme et pour ménager les susceptibilités d'une mentalité laïque, parler de valeurs morales, de lois de la civilisation chrétienne, de principes d'ordre humain. Nous savons bien que ces valeurs, ces lois, ces principes trouvent leur expression et leur exemplaire dans l'Evangile.

Notre-Seigneur n'est pas venu abolir la loi, mais comme il l'a déclaré lui-même, la parfaire, c'est-à-dire, lui donner son interprétation authentique. Et cette loi, le décalogue, n'est pas autre chose que la proclamation par Dieu, pour que nul n'en ignore, de la loi naturelle, inscrite au cœur de tout homme, et dont l'observation peut seule assurer son progrès et son bonheur, individuel et social, parce que seule elle est faite à l'échelle de sa nature d'être raisonnable et libre.

Or, il n'y a pas meilleure méthode populaire que le rosaire pour nous acclimater à la mentalité évangélique.

En effet, le rosaire n'est pas seulement un enchaînement des meilleures et des plus belles prières. Il est aussi la méditation répétée de la vie de Notre-Seigneur et de la T. S. Vierge, des événements joyeux, douloureux et glorieux de leur existence, de leur façon d'envisager et de conduire le déroulement de leur destinée. De reprendre ainsi chaque jour contact avec la pensée et l'exemple du Maître finit par nous imprégner de son esprit sur la conception et l'organisation de la vie, sur sa valeur, sur son but.

C'est pourquoi, aujourd'hui comme depuis le XIIIe siècle, les Souverains Pontifes, et les plus ouverts aux besoins et aux aspirations de leur époque, un Léon XIII, un Pie XI, un Pie XII, ne cessent d'affirmer qu'ils placent dans le rosaire le salut de la société contemporaine.

* *

La France a toujours compté des apôtres convaincus du rosaire.

Le plus proche de nous et un des plus ardents fut assurément cet admirable abbé Bellanger, qui prendra place sans doute un jour dans les litanies de nos saints de France.

Il a prononcé un jour cette parole qui résume toute notre instruction de cette fête de Notre-Dame du Très Saint Rosaire : « La France sera sauvée par le Rosaire. »

Il dépend de nous de faire de ce mot une parole prophétique.

Au lieu de nous répandre en lamentations sur les malheurs des temps, d'entretenir en nous une psychose de découragement, de s'abandonner et de laisser venir, prenons notre rosaire.

Qu'il soit notre prière ardente, de tous les instants, persévérante jusqu'à l'importunité, qui arrache à Dieu, par l'intermédiaire de notre avocate de miséricorde et de pitié, le salut du monde qu'il a créé et racheté !

Qu'il soit le livre où nous réapprendrons l'Evangile oublié pour le faire passer dans notre vie.

Il ne faut jamais désespérer d'un peuple qui compte encore des justes qui prient et qui demeurent le sel de la terre. Ainsi soit-il. A. D.

CAUSERIES SUR LA MESSE

XXV

« PER QUEM HÆC OMNIA... PER IPSUM... PER OMNIA »

Mes frères,

Nous voici arrivés au terme de la grande prière eucharistique qui avait débuté par la Préface et s'était poursuivie par le Canon. Vous vous en souvenez : la prière d'intercession s'était terminée sur l'humble supplication du célébrant qui, pour lui-même sollicitait un large pardon. Eh bien, maintenant, une magnifique envolée va reprendre et clore le thème de l'offrande : « *Per ipsum...* »

I. — *Les dons offerts à Dieu*

Auparavant, le célébrant prononce une invocation dont le sens, à première vue, n'est pas très clair : « *per quem hæc omnia* ». Pour bien la comprendre, faisons un peu d'histoire. Comme vous le savez, autrefois les chrétiens apportaient en offrande au sacrifice des dons en nature très divers. En premier lieu, évidemment, du pain et du vin, mais aussi les prémices de leurs récoltes : de l'huile, de la cire, de la laine, de la farine, etc... Parmi ces dons on prélevait ce qui était nécessaire au saint sacrifice.

Mais le reste, qui devait servir au clergé et aux pauvres, restait à proximité de l'autel et ils n'étaient pas remis aux intéressés sans avoir reçu au préalable une bénédiction qui précisément avait lieu à la fin du Canon. Notre formule actuelle avec ses signes de croix est donc une survivance de l'antique bénédiction faite sur les offrandes non consacrées... D'ailleurs, notre liturgie actuelle a conservé des vestiges de cet ancien usage. C'est ainsi qu'à la messe pontificale du Jeudi Saint, à cet endroit, l'évêque bénit l'huile des malades qui servira pendant un an à l'administration de l'Extrême-Onction. A votre messe de mariage, la bénédiction nuptiale vous a été donnée à peu près au même moment ; jadis elle se donnait exactement à cet instant ce qui signifie que la donation réciproque de l'époux et de l'épouse était scellée par le sacrifice de Jésus et dans son sang.

Vous étonneriez-vous qu'au point culminant du sacrifice une parenthèse s'ouvrit jadis pour prier Dieu de bénir les fruits de la terre ? Je vous assure que vos frères, les chrétiens des premiers siècles, n'auraient pas compris votre étonnement car non seulement leur religion mais leur vie toute entière se rattachaient au sacrifice de Jésus. A l'autel de leur messe, ils venaient chercher toutes les grâces et toutes les bénédictions dont ils avaient besoin pour leur subsistance de chaque jour, pour le bonheur de leur vie familiale et pour les heures graves de la maladie et de la mort. Que cette prière que l'Eglise a maintenue malgré tout vous rappelle du moins, m. f. que votre messe n'est pas un à-côté dans votre vie, mais le foyer, le centre de toute votre vie.

Notre formule actuelle est donc une survivance de l'antique bénédiction faite sur les offrandes non consacrées. Et puisque l'habitude de bénir les fruits de la terre pendant la messe a disparu, notre prière s'applique actuellement au corps et au sang de Notre-Seigneur qui, eux aussi, sont une création divine sanctifiée, vivifiée et bénie à un degré éminent. Et cette prière, dont le sens est alors un peu difficile à saisir, on pourrait la paraphraser ainsi : « Par le Christ, Dieu a créé le pain et le vin qui représentent tous les dons de la nature ; à la messe il les a sacrifiés, il en a fait la nourriture et le breuvage de la vie éternelle ; par l'Eucharistie, il y a enfermé les sources des plus riches bénédictions et maintenant ils doivent être offerts pour nous dans la communion. »

Pratiquement, je souhaite que cette prière rappelle à certains d'entre vous la bénédiction nuptiale que vous avez reçue jadis à cet endroit de la messe, et que pour tous elle soit une invitation à résumer votre action de grâces afin de donner toute sa valeur à la formule suivante qui en est la conclusion.

II. — *La « petite » Elévation*

Et nous voilà vraiment à la fin du Canon. Le prêtre prend la sainte hostie, fait avec elle trois croix d'un bord à l'autre du calice, puis deux nouvelles croix devant le calice et élève légèrement l'hostie et le calice à la fois, en disant : « *Par Lui...* » (citation du texte). C'est le rite appelé « Petite Elévation » qui est le sommet de la messe, l'instant de l'offrande véritable du Christ à son Père.

Comme vous le voyez, il s'agit là d'une louange solennelle en l'honneur de la Sainte Trinité. Le but de toute l'entreprise de la Rédemption c'est en effet la gloire de Dieu. C'est elle que chantaient les anges sur la campagne de Bethléem, en la nuit de Noël. La Rédemption, en effet, allait remettre à la première place la gloire de Dieu qui lui avait été ravie par le péché. La messe qui continue, prolonge l'œuvre rédemptrice doit donc avoir le même but. Là encore le Christ rend à Dieu toute gloire. Et les trois expressions si belles : « Par Lui, avec Lui, en Lui » nous découvrent l'attitude intime que nous devons avoir par rapport au Christ pour cette glorification au moment de la sainte messe et dans toute notre vie.

Per ipsum. — Jésus est notre unique Médiateur. Il nous l'a dit : « Nul ne va au Père que par moi. » C'est par lui que le pardon a été accordé à l'humanité pécheresse ; — c'est par lui que nous pouvons satisfaire Celui que nous avons offensé ; — c'est par lui que Dieu nous regarde avec bienveillance et nous envoie ses grâces ; — c'est par lui que nous pouvons lever les yeux vers Dieu avec confiance et espérer voir notre pauvre prière entendue et nos pau-

vres mérites accueillis. En un mot, c'est par lui que Dieu descend jusqu'à nous et c'est par lui que nous nous élevons jusqu'à Dieu et cet échange entre le ciel et la terre, ce va-et-vient de Dieu à nous et de nous à Dieu s'opère sur l'autel par lui, l'hostie de notre messe. J'ajoute même que toutes les prières de l'Eglise, toutes nos prières de la journée, même celles que nous imaginons les plus solitaires, les plus privées, se rattachent nécessairement à la seule prière qui parvient au ciel, celle de Jésus. En un mot son sacrifice domine toute notre religion.

Cum ipso. — Celui qui rend gloire au Père ne doit pas être seul. Avec lui, c'est tout son Corps mystique, l'Eglise, c'est-à-dire nous tous, membres de ce Corps mystique, fils adoptifs de Dieu, qui doit louer le Père céleste. Le Christ l'a dit : « Sans moi vous ne pouvez rien faire », mais avec lui notre vie glorifiera Dieu sur la terre. Sur l'autel Jésus nous unit à sa parfaite obéissance ; il nous rend ses compagnons d'expiation et d'apostolat. Aussi bien, il n'existe pas de moyen de sanctification plus puissant que notre messe, la messe où le Christ, obéissant jusqu'à la mort sur la croix, nous fait obéissants avec lui.

In ipso. — La sainte Communion mettra le comble au prodige. « Celui qui mange ma chair, a dit Jésus, demeure en moi et moi en lui ». Alors sa vie s'écoule dans la nôtre. En lui nous avons un même esprit et un même cœur ; en lui nous donnons à Dieu le meilleur de notre amour ; en lui nous n'avons pour nos frères que des pensées bienveillantes et nous nous dévouons à leur service. Et ainsi nous rendons à Dieu le plus bel honneur et la plus pure gloire.

Ainsi, par cette offrande totale de l'humanité rachetée, « tout honneur et toute gloire » est rendue au Père dans l'unité du Saint-Esprit. Quelle admirable conclusion, n'est-il pas vrai, pour la grande prière du Canon !

Jadis l'élévation des saintes Espèces à cet endroit était la seule. (La grande élévation actuelle, après la Consécration, n'a été introduite qu'au Moyen Age). Aujourd'hui, pour cette raison, à peine est-elle remarquée. Elle est cependant plus significative que la première. Autrefois tout le Canon était considéré comme étant la prière consécratoire. Quand il était terminé, c'est à ce moment qu'on montrait au peuple les Espèces consacrées et c'était en même temps une invitation au banquet eucharistique. En tout cas, que ce rite de la « Petite Elévation », offrande du Christ et de son Corps mystique au Père des cieux, vous rappelle que tout dans notre vie n'a de sens que si elle rend honneur et gloire à Dieu.

Vos efforts, vos joies, vos peines, vos soucis, vos échecs, et surtout votre devoir d'état : travail profane, occupations familiales, études, faire des additions dans une banque, raboter des planches, faire son ménage, sa lessive, élever ses enfants, diriger une entreprise, recevoir dans un salon, tout cela doit *par le Christ, avec le Christ, dans le Christ,* avec lequel vous ne formez qu'un seul Corps mystique, rendre honneur et gloire à Dieu. C'est le moment, à votre messe, d'y penser intensément pour que cela vous permette de vivre cette vérité, tout le long de votre journée, et de ne pas subir votre vie.

* *

Après avoir posé l'hostie sur le corporal, le prêtre fait de nouveau une génuflexion et prononce à haute voix ces mots : « *Per omnia...* » N'allez pas supposer que ces mots sont une introduction au *Pater*. Non, ils forment la conclusion de la prière canonique que le célébrant chante sur le même ton que la Préface et qui appelle votre réponse unanime et enthousiaste : *Amen.* Avec elle la prière d'offrande sera achevée. Vous aurez marqué votre accord. Vous savez que pendant toute la messe le peuple doit prendre une part active à la liturgie. Mais pendant le Canon, le prêtre s'est comme retiré derrière un mur de silence pour s'entretenir avec Dieu et prononcer seul les paroles consécratoires. Maintenant il revient vers son peuple et réclame son adhésion et sa participation. L'*Amen* du peuple marque son assentiment au saint sacrifice : « C'est vrai ; par les mains du prêtre, le sacrifice a été véritablement offert pour nous et par nous. » *Amen.*

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

XXII

2e commandement de Dieu

CHATIMENT DU BLASPHÈME

Mes frères,

Quelqu'un a dit : « les hommes insultent et outragent beaucoup plus Dieu qu'ils ne l'adorent. » C'est une opinion, direz-vous ; ce n'est pas possible. Pourtant, fréquentez le monde, vous reconnaîtrez ce qu'il y a de vrai dans ces paroles. Les hommes savent injurier Dieu et de toutes façons. Dans l'Ancien Testament les blasphémateurs étaient lapidés (Ex., XXXIX, 16). Aujourd'hui je voudrais accentuer votre répulsion pour le blasphème. Pour lors, je vous exposerai un fait et vous transmettrai une consigne.

I. — *Le fait*

Le véritable blasphème attire souvent dès cette vie les châtiments de Dieu. Sans doute, Dieu est bon, il est la bonté même ; il se nomme l'Amour. Quand il frappe les méchants, c'est encore son amour qui l'emporte, car le châtiment d'un petit nombre devient une leçon pour tous. « Lorsque Dieu sévit sur la terre contre les pécheurs, c'est pour avertir et non pour perdre : *quando aliquos flagellat in terra, admonitio est non damnatio* » (S. Augustin). Mais Dieu ne serait pas bon s'il laissait le péché impuni. Dieu ne serait pas Dieu, s'il n'était point juste. C'est pourquoi, il punit les méchants, même parfois en ce monde. Il le faisait autrefois. Sennachérib, roi d'Assyrie, blasphème. A cause de ce crime son armée est exterminée et lui-même est assassiné par ses propres enfants (II livre des Mach., XV, 22 à 24). Julien l'Apostat pour donner un démenti à Notre-Seigneur essayait de rebâtir le temple de Jérusalem ; des tourbillons de flammes sortirent de terre et forcèrent les ouvrier à s'enfuir et à abandonner l'entreprise. La Révolution de 1789 renouvela les fêtes païennes et éleva des temples aux idoles. Souvent les persécuteurs périrent de mort horrible : les uns portèrent leur tête sur l'échafaud ; d'autres furent dévorés par des chiens ou rongés de vers...

Et, de nos jours, Dieu aurait-il le blasphème en moindre aversion ? Ce qui était vrai alors, l'est encore aujourd'hui. Quelques exemples entre mille. On

lit dans la chronique locale de l'*Osservatore Romano* (novembre 1890) : un individu, domestique chez un notable romain avait le vice du blasphème. Un jour, dans un accès de mauvaise humeur, il avait proféré des choses odieuses contre Dieu, la Sainte Vierge et les saints. Soudain, il pâlit affreusement, chancela et s'affaissa par terre. On courut pour le relever, il était mort. Les traits de son visage étaient convulsionnés à ce point que les personnes présentes, saisies d'effroi, s'enfuirent. — C'était en 1918 : le secteur était calme. Nous étions accroupis au fond de la tranchée et nous devisions tranquillement. Voilà qu'un de nous se mit à déblatérer contre la guerre et arriva jusqu'à dire : « S'il y avait un Dieu, il n'aurait pas permis la guerre », et il termina par ce terrible blasphème « Si Dieu existe, qu'il me tue. » La réponse ne se fit pas attendre. Aussitôt sa phrase terminée, une grenade venue du petit poste allemand, distant de trente mètres, lui broya la face. Ce fut la seule grenade lancée dans cette journée *(Almanach du Propagateur des Ave Maria,* 1918). Les calamités dont nous souffrons : un soleil trop brûlant, des pluies trop abondantes, la grêle détruisant en moins d'un quart d'heure tout le travail d'une année, ne peuvent-elles pas être une juste sanction de nos offenses ? J'ajoute : actuellement, l'Allemagne abattue expiant dans une atroce détresse matérielle et morale ne serait-ce pas une punition des injures hitlériennes contre la religion ? Dans notre pays, cette déchéance de l'âme française ne serait-ce pas la réplique de Dieu aux blasphèmes de la France ? Le véritable blasphème attire souvent dès cette vie le châtiment du ciel. « Tu ne prendras point le nom de l'Eternel, ton Dieu, en vain ; car l'Eternel ne laissera point impuni celui qui prendra son nom en vain » (Ex., XX, Lévit., XIX, Deut., VI). « Celui qui jure sera rempli d'iniquité et le châtiment ne sortira pas de sa maison » (Eccli., XXIII, 13). Cependant, si Dieu nous épargne ici-bas, il nous attend dans l'autre vie.

II. — *Consigne*

Que le blasphème disparaisse d'au milieu de vous. Si vous ne voulez pas que la malédiction de Dieu s'attache à vos biens, à votre famille, à votre personne, cessez ce langage diabolique. Si vous n'avez pas encore renoncé au ciel ne dites plus de blasphèmes, pour vous signe de réprobation. Au contraire, honorez le saint nom de Dieu. C'est la consigne. D'ailleurs, à la suite de Notre-Seigneur, l'Eglise vous y invite. Elle-même rend des hommages incessants à cet auguste nom ; elle le prononce avec ferveur dans toutes les bénédictions afin de les abriter sous sa protection et d'en assurer mieux l'efficacité ; au début des processions elle lance une invocation qui les place sous la tutelle du nom divin ; nos aïeux, elle les avait formés à s'aborder par cette prière : « Loué soit le nom de Dieu. » Or, cette consigne vous la réaliserez en orientant votre vie et celle du prochain vers la glorification du nom de Dieu : « que votre nom soit sanctifié. »

En outre, Dieu est vérité. Nous honorerons le saint nom de Dieu en aimant et en recherchant la vérité intégrale, avec la docilité qu'elle assigne à nos affaires, à nos plaisirs. De cette vérité les anciens se souciaient davantage. Des convictions plus éclairées guidaient et affermissaient leur conduite. A notre siècle, ce n'est pas ainsi : nombreux sont les chrétiens, nombreuses les chrétiennes se plaignant que l'Eglise veuille apprendre à plus de gens et plus longtemps le catéchisme. Et ils ne s'interdisent pas de déclarer, même devant leurs enfants, prêts à partager leur avis, que l'étude du catéchisme, c'est du temps perdu. — Dieu est la vérité : honorons son nom en bannissant de notre vie l'habitude ou l'apparence du mensonge, de la fraude, des faux-fuyants, le vil plaisir de tromper les autres. — Dieu est la justice. Honorons son nom adorable par notre amour et notre pratique de la justice. Loin de vous ces torts causés au prochain, ces malhonnêtetés de vendeur comme celles d'acheteur ; enlevez à la malhonnêteté jusqu'à ses prétextes, « ces activités d'arrière-boutique » ! — Dieu est la miséricorde. Chaque jour nous bénéficions de la largesse de son pardon sur nos fautes. Puisque Dieu demande d'être miséricordieux comme lui, n'encourons pas le blâme de S. Jean : « Si quelqu'un prétend aimer Dieu tout en conservant l'aversion pour son frère, c'est un menteur » (I Jo., IV, 20). Honorons son nom par notre bonté envers nos semblables, surtout les miséreux, les pauvres rencontrés dans toutes les classes sociales, même envers ceux qui n'ont pas notre foi et qui ne nous aiment pas. « Entrevoyons toujours, dans l'adversaire du moment le sympathisant ou l'ami du lendemain ».

En un mot respecter la loi de Dieu dans le détail de notre vie quotidienne, dans chacun des actes qui la composent, dans l'activité professionnelle, dans l'activité de jeu, dans l'activité civique, c'est orienter notre existence vers la glorification du nom de Dieu pareillement celle de nos semblables. De fait, en nous voyant éviter le mal et faire le bien, le prochain sent naître le besoin d'honorer le nom du Créateur par une conduite semblable à la nôtre. Nous reprochons souvent aux autres de manquer de justice, de bonté, de sincérité. Si nous nous demandions loyalement pourquoi ils en manquent ! N'est-ce pas parce que nous en manquons nous-mêmes ? Parce que nous leur refusons prière et service. S'ils portent au cœur des idées de haine, c'est parce que nous leur avons pas révélé par notre vie le visage de l'amour. Sur cette terre, nous sommes tous attachés en cordée comme les alpinistes pour les grands sommets. Si nous voulons atteindre le ciel, nous devons accepter la solidarité absolue ; si l'un fait un faux pas, il met toute la cordée en péril.

* *

Vous voyez, dès lors, qu'il est en notre pouvoir à tous de réaliser la consigne : honorer le saint nom de Dieu, vous et le prochain. A votre insu peut-être, vous le faites, vous qui, rivés à la tâche journalière, banale en apparence, apparaissez aux autres comme l'image fidèle du devoir, vous qui, dans un monde vénal, au sein d'une société où, dans toutes les professions, s'achètent couramment les consciences et se payent les complicités du silence et du laisser-faire, opposez avec une noble simplicité, l'intransigeance de vos principes aux sollicitations venues de toutes parts. De tout cœur appliquez-vous à honorer et à faire honorer le saint nom de Dieu : « que votre nom soit sanctifié ».

Et quand nous aurons fait tout notre possible, nous pourrons, en toute confiance, nous abandonner à notre Dieu, convaincus que si les épreuves sont l'œuvre de sa justice elles sont aussi l'œuvre de sa miséricorde puisqu'elles assurent, en fin de compte, la paix et le bonheur de l'âme. Ainsi soit-il.

CAUSERIES LITURGIQUES

XVII

LES GRANDES FÊTES DE L'ÉGLISE APRÈS LA PENTECÔTE *(suite)*

II. — La fête du Sacré-Cœur (Liturgie)

Dans une précédente causerie, nous avons fait allusion à des changements importants dans la liturgie de la fête du Sacré-Cœur : le texte de la messe a été changé et le rite de la fête a été élevé.

I

Si votre missel est quelque peu ancien, vous y trouverez une et peut-être deux messes différentes de celle qui se lit dans les missels plus récents. L'une, dont l'Introït commence par le mot *Miserebitur*, était placée à la fin des fêtes de mai, immédiatement avant celles de juin ; l'autre, avec un Introït *Egredimini*, concédée simplement à quelques diocèses et notamment au diocèse de Venise, était reléguée dans « le supplément pour quelques lieux particuliers. » Il est utile que les fidèles soient instruits au moins du sens général de ces deux messes afin de mieux comprendre la pensée qui a inspiré la rédaction de la messe actuelle.

Le texte de l'ancienne messe *Miserebitur* était dominé par le souvenir de la douloureuse passion, dans laquelle la miséricorde du Cœur de Jésus invite les hommes à chercher leur salut. Emprunté aux *Lamentations* de Jérémie, l'Introït rappelle que malgré leurs péchés, les hommes trouveront miséricorde près de Dieu et l'épître, extraite du prophète Isaïe, marque, sous une forme à peine dissemblable, un sentiment identique : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous vous êtes irrité contre moi ; votre fureur s'est apaisée et vous m'avez consolé » (Is., XII, 1). Le graduel, l'alleluia, la communion font entrevoir les sentiments de Jésus souffrant et mourant pour nous : « Vous qui passez par le chemin, faites attention, et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne » (Thr., I, 12). « Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin » (Jo., XIII, 1). « Venez à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes » (Matt., XI, 29). « Mon cœur s'est attendu aux outrages et à la misère. J'ai cherché quelqu'un qui s'affligeât avec moi et personne n'est venu, quelqu'un qui me consolât et je n'ai pas trouvé » (Ps. LXVIII, 21).

La messe *Egredimini* mettait beaucoup plus l'accent sur l'effusion des sentiments d'amour s'écoulant du Cœur de Jésus sur les hommes. Elle invitait, avec l'auteur du *Cantique des cantiques*, les âmes fidèles, figurées par les filles de Sion, à sortir pour venir contempler le roi Salomon, c'est-à-dire leur Sauveur Jésus, couronné par sa mère (Cant., III, 11). Au graduel, c'est encore le roi plein de mansuétude qui est invoqué, roi qui doit accomplir son œuvre dans la douceur et la persuasion, sans ostentation comme sans violence. Puis, à l'alleluia, la même invitation : apprendre de Jésus la leçon de l'humilité et de la douceur. L'évangile est emprunté au discours de la Cène rapporté par S. Jean : « Comme le Père m'a aimé, moi, je vous aime. Demeurez dans mon amour... Je ne vous dirai plus « mes serviteurs », mais vous êtes « mes amis », à condition d'obéir à mes préceptes » (Jo., XV, 9, 15).

II

La nouvelle messe, dont l'Introït commence par les mots *Cogitationes Cordis*, par de nombreux emprunts faits à la fois aux deux autres messes aujourd'hui supprimées, révèle un dessein bien arrêté d'une fusion des sentiments d'amour divin, spécialement marqués dans la messe *Egredimini* et de la Passion proprement dite, inspirant la messe *Miserebitur*. On a entendu mettre en relief l'amour souffrant et miséricordieux du Sacré-Cœur et, du côté des fidèles, une expression plus parfaite de leur volonté de réparer avec Jésus en honorant son divin Cœur.

L'épître est empruntée à la messe *Egredimini*. Elle rapporte les paroles de S. Paul, annonçant aux Ephésiens (III, 8-9, 14-19) « la richesse incompréhensible du Christ » et implorant Dieu afin que le Christ habite dans leurs cœurs par la foi de sorte qu'ils deviennent « capables de comprendre quelle est la largeur et la longueur et la hauteur et la profondeur et connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance » en sorte qu'ils soient « remplis de toute la plénitude de Dieu. » Quels horizons ouverts sur l'immensité de l'amour de Jésus pour nous !

L'évangile est emprunté à la messe *Miserebitur*. C'est l'évangile où S. Jean (XIX, 31-35) décrit le cœur de Jésus transpercé par la lance du soldat. L'offertoire est également celui de cette ancienne messe, tandis que la postcommunion est prise à la messe *Egredimini*. L'introït (ps. XXXII, v. 11) rappelle « les pensées de son Cœur subsistant de génération en génération ; délivrer les âmes de la mort et les nourrir au temps de la famine. » La secrète implore l'expiation de nos péchés en considération de l'ineffable charité du Fils bien-aimé.

III

L'oraison (collecte) et la préface marquent bien la double intention — union dans l'amour et la satisfaction — dont nous avons parlé tout à l'heure.

Prière de la collecte : « O Dieu, qui daignez miséricordieusement, dans le cœur de votre Fils, blessé par nos péchés, nous enrichir d'infinis trésors d'amour, faites que nous qui lui offrons le pieux hommage de notre dévotion, nous remplissions en même temps le devoir d'une digne satisfaction. »

Préface propre à la fête : « ...Dieu éternel qui avez voulu que votre Fils unique, suspendu à la croix, fût transpercé par la lance du soldat, afin que le Cœur ouvert, tabernacle des bontés divines, laissât couler sur nous les torrents de miséricorde et de grâce et se révélât, lui qui n'a jamais cessé de brûler d'amour pour nous, comme un lieu de repos pour les âmes pieuses et, pour les pénitents, un refuge salutaire... »

* *

Au point de vue liturgique, le fait capital est peut-être la décision de Pie XI qui a fait entrer la fête du Sacré-Cœur dans le cycle des fêtes du temps. On trouve la fête du Sacré-Cœur, non plus dans les fêtes mobiles, à la fin du mois de mai, mais immédiatement après l'octave du Saint-Sacrement. De plus c'est une fête double de 1re classe avec octave privilégiée de 3e ordre et jouissant, par conséquent, de toutes les prérogatives d'une telle qualité.